

L'OPINION PUBLIQUE

Journal Hebdomadaire Illustré

Abonnement, \$3.50 par an. Payé d'avance, \$3.00 — Etats-Unis, \$3.50
On ne se désabonne qu'au bureau du journal, et il faut donner au moins quinze jours d'avance

Vol. XIV.

No. 13.

Prix du numéro: 7 centimes.—Annonces, la ligne: 10 centimes
Toute communication doit être affranchie.
Les remises d'argent doivent se faire par lettres enregistrées ou par un bon sur la poste.

Montréal, Jeudi, 29 Mars 1883.

SOMMAIRE

TRAVAUX : A Mme Albani, poésie, par Louis Fréchette.—Sa biographie, par Napoléon Legendre.—De tout un peu, par A. D. D.—Expressions à noter, par Blain de Saint-Aubin.—Une monstruosité, par Pierre Veron.—Choses et autres.—Amour et larmes, par Mary, (suite)—Légende, par Léon Rivot.—Nouvelles diverses.—Notes commerciales.—Les échecs.—Sommaire de la *Revue de la Mode*.—Le jeu de dames.—Annonces.

GRAVURES : Madame Albani (née Emma Lajeunesse).—Madame Albani dans huit des principaux rôles de son répertoire.—Albani dans Tannhäuser : Elizabeth en prière.

A MME ALBANI

(Emma Lajeunesse)

A L'OCCASION DE SON PASSAGE A MONTREAL

Qu' donc nous avait dit, ô notre artiste aimé !
Qu'en un morne dédain ton âme renfermée,
Gardait — fleuve songeant aux cailloux du ruisseau —
Des ronces du passé rancune à ton berceau ?

Comme un papillon d'or qui, dans son vol splendide,
Méprise désormais la pauvre chrysalide,
Qui donc nous avait dit — ô profanations ! —
Qu'entraînée au courant de tant d'ovations,
Aux oublis généreux femme inaccoutumée,
Tu rêvais, au moment même où la renommée
Du succès à ton front fixait l'astre éblouissant,
A punir ton pays de ses froideurs d'antan ?

O sainteté de l'art, toujours, toujours niée !
Ceux-là, grande Albani, qui t'ont calomniée
N'avaient jamais compris ce que c'est que le cœur
Où le reflet d'en haut mit son cachet vainqueur !
Ceux qui parlaient ainsi de toi ne savaient guère
Combien l'artiste plane au-dessus du vulgaire :
Combien l'âme d'élite, être immatériel,
Qui se fait ici-bas l'écho des chants du ciel.
Trouve, bercée au vent des saintes harmonies,
Peu de place en son sein pour les acrimonies !
Ils ignoraient ceux-là.—mais au fond c'est leur droit.—
Qu'en n'est pas grande artiste avec un cœur étroit !...

Lorsque, fouettant les airs de sa vaste envergure,
L'aigle au clair firmament monte et se transfigure,
En veut-il au vallou qui lui fut moins vermeil ?
Quand la goutte flottante aux rayons du soleil,
Monte en bruine rose au sommet de la nue,
En veut-elle au ruisseau de l'avoir méconnue ?

Non, non ! l'aigle qui vole ivre d'immensité,
Après être allé boire aux urnes de clarté,
Revient sur le rocher rafraîchir son plumage,
Conservant dans son œil la flamboyante image
Du globe incandescent que lui seul peut fixer !
Quant à la perle humide, elle va se bercer
Et se dissoudre aux cieus en vapeur irisée.
Puis retombe ici-bas, fécondante rosée,
Pour aller resplendir en goutte de cristal
Sur la fleur qui se mire au doux ruisseau natal !

Tu sembles l'un et l'autre, ô diva ! D'un coup d'aile,
Comme l'aigle au vieux roc resté toujours fidèle,
Comme la goutte d'eau qui retrouve son cours,
Pour donner à nos vœux quelques instants trop courts,
Tu redescends enfin de la sphère infinie
Où le soleil de l'art a sacré ton génie ;

Tu quittes l'empyrée, où ton vol radieux
Semait aux quatre vents tes chants mélodieux !
Tu dis : Trêve aux rappels des brillants auditoires !
Aux bouquets ! aux bravos ! trêve à toutes les gloires !...
O ma patrie, — adieu, rives au ciel doré ! —
Je tombe à deux genoux sur ton seuil adoré.
A moi tous les trésors de ta grande nature !
A moi le fleuve altier qui te sert de ceinture !
Tes cités, tes forêts, tes monts au front hautain,
Le blanc clocher, là-bas, qui luit dans le lointain !
Chambly ! le vieux couvent !... Que je vous reconnaisse,
Théâtre inoublié de mes jours de jeunesse !

Voilà ce que tu dis en touchant notre sol,
Aigle sublime... non ! — céleste rossignol !

Où, nous l'avons appris, — et, dans notre âme émue,
A ton nom depuis lors, chaque fibre remue, —
Quand l'Europe artistique, enchaînée à ta voix,
Te hissait jeune encor sur l'immortel pavois ;
Quand, d'Italie en France, et de Londres à Bruxelles,
Les acclamations folles, universelles,
Que soulevaient tes pas, montaient, ô notre enfant !
Délirantes clameurs, à ton char triomphant ;
Quand enfin, répété par la foule qui gronde,
Ton nom frappait l'écho des grands centres du monde,
Pour de là se répandre et retentir partout,
Fidèle au vieux foyer, patriote avant tout,
Des souvenirs d'enfance inflexible gardienne,
L'univers à tes pieds, tu restas canadienne !

Merci, chère Albani, merci ! Si notre main
N'a pas toujours battu si fort sur ton chemin ;
Si notre enthousiasme, ignorant trop encore,
N'a pas comme il devait salué ton aurore ;
Si nous n'avons pas su découvrir sur ton front
Ta future couronne à son premier fleuron ;
Si ton aube a pâli par notre indifférence,
Oh ! tu te venges bien, grande âme ! et ta vengeance
Eclate aux yeux de tous, sans fiel et sans rancœur,
Belle comme ta voix, noble comme ton cœur !

Eh bien, soit ! ton pays est debout qui t'acclame !
Ton amour, il le veut : ta gloire, il la réclame !
Il eût voulu t'offrir un diadème d'or,
Si son orgueil de père eût cru trouver encor,
Au milieu des bijoux sans prix dont tu rayannes,
Sur ta tête d'enfant place pour des couronnes !

N'importe, avec l'aveu de nos torts expiés,
Laisse-nous, Albani, déposer à tes pieds
Toutes nos amitiés qui, ce soir, n'en font qu'une.
On t'a donné là-bas la gloire et la fortune :
Ton pays, fier de toi, vient t'offrir à son tour
Son plus fervent hommage et son plus tendre amour !

LOUIS FRÉCHETTE.

ALBANI

(EMMA LAJEUNESSE)

Emma Lajeunesse, — ou Albani, pour l'appeler du nom qu'elle a illustré en si peu de temps, — est née à Chambly, province de Québec, en 1848. Elle fut baptisée, plus tard, à Plattsburg, N.-Y.

Son père, Joseph Lajeunesse, d'abord étudiant en médecine, était un professeur de musique d'une certaine habileté et possédait surtout un goût comparativement très développé.

Madame Lajeunesse (née Mélina Mignault), fut le premier professeur de sa fille.

Dès l'âge de quatre ans, la petite Emma avait déjà commencé, dans les croches et les doubles croches, les pauses et les soupirs, ce travail qui devait porter plus tard de si beaux fruits.

Vers 1853, M. Lajeunesse vint s'établir à Montréal. Nous nous rappelons encore la maison qu'il a occupée, sur la rue Saint-Charles Borroméo. Il enseignait la musique, réparait et accordait les pianos. On ne devient pas riche, de nos jours, dans l'exercice de cette profession. A cette époque, elle était moins lucrative encore.

Cependant, la petite Emma perdit sa mère, et ce grand malheur vint la frapper à un âge où il laisse déjà des traces profondes, surtout chez une jeune fille.

La maison fut triste pendant bien des mois ; les études, toutefois, ne furent point abandonnées, et M. Lajeunesse y trouva une distraction qui l'aida à supporter le violent chagrin qu'il avait ressenti.

C'est vers ce temps qu'a commencé la véritable éducation musicale de la petite Emma.

Dire que son père l'aimait serait ne peindre que faiblement l'espèce de culte qu'il avait pour sa fille. Il la sentait douée et ne songeait qu'à la faire briller, qu'à en faire une grande artiste. Était-ce le rêve de l'amour paternel où la prévision du musicien en présence d'une organisation pleine de grandes promesses ? C'était probablement les deux. Quoiqu'il en soit, la prévision a été juste, le rêve est devenu une réalité.

M. Lajeunesse adorait sa fille ; mais lorsqu'il s'agissait de ses études musicales, il était d'une extrême sévérité. La journée de la petite Emma est bien remplie. Elle s'exerçait six heures par jour régulièrement : deux ou trois heures de piano, une heure ou deux de harpe, et une heure de chant matin et soir : tel était le programme dont elle ne s'écartait que très rarement, hors les occasions où sa constitution délicate lui dictait quelques jours d'un repos nécessaire. Son père était alors son unique professeur ; et il est juste de dire qu'il lui a donné une excellente direction.

Notre jeune musicienne, tout en cultivant son art, n'entendait pas renoncer complètement aux amusements de son âge ; elle conservait donc un goût prononcé pour le jeu et le tapage. Après tout, à cet âge, la chose est si naturelle !

Une des choses sur lesquelles M. Lajeunesse insistait beaucoup, dans les leçons qu'il donnait à sa fille, c'était la lecture à première vue. Il lui faisait déchiffrer toute la musique qui lui tombait sous la main : une ouverture classique ou une polka de salon, une sonate ou une partition d'opéra réduite pour le piano. Elle avait pour ce travail une aptitude extraordinaire. Emma Lajeunesse avait cela de commun avec notre pianiste distingué, Calixa Lavallée : elle jouait un morceau par intuition : elle devinait plutôt qu'elle ne lisait.

M. Lajeunesse était extraordinairement fier de ce talent ; mais il y avait une chose surtout qui le transportait d'aise.

— Je lui mets sous les yeux, disait-il, une sonate de Beethoven, puis lorsqu'elle en a déchiffré la moitié, je ferme le livre : elle continue alors à improviser dans le même style d'une manière étonnante.

Sa mémoire musicale était prodigieuse. Souvent, en faisant sa promenade, elle entendait jouer, par la musique militaire, un morceau qui la frappait. Elle l'écoutait, tout en causant, puis, revenue chez elle, elle écrivait la pièce d'un bout à l'autre pour le piano ou la harpe, et la jouait sur son instrument.

M. Lajeunesse, lorsque sa fille eut acquis une certaine habileté, allait de temps à autre, avec elle, dans les principaux villages des environs de Montréal, donner des concerts. Elle chantait, jouait le piano, la harpe et l'harmonium ; lui se chargeait de la partie du violon.

Sur tous ces programmes, il y avait une note qui invitait le public à présenter, entre la première et la seconde partie, un morceau ou deux que la jeune pianiste devait lire à première vue.

Elle s'est toujours tirée avec honneur de ce pas périlleux.

Emma Lajeunesse avait débuté à Montréal, à l'âge de huit ans. " Elle recueille des couronnes sur nos théâtres, disait un journal du temps, comme elle cueillerait des fleurs dans les champs, plutôt pour s'en parer que pour en tirer un sujet de gloire. Elle ignore son talent et chante par instinct, par besoin, et rien ne l'étonne plus que l'enthousiasme qu'elle fait naître. Encore dans la première enfance, elle échangerait vo-